

# Xavier Bosch

## Bouclage à Barcelone



LIANA LEVI

## 2

« Tout le monde peut un jour faire les gros titres et voir sa vie ruinée. »

Ce n'était pas la première fois que j'entendais cette phrase dans la bouche de Riera. Pourtant, cette fois-là, j'eus l'impression qu'il me donnait un conseil, suite à ma décision de diriger un journal qu'il connaissait comme sa poche. Ces mots, prononcés dans l'obscur sous-sol du restaurant japonais où nous nous retrouvions souvent, résonnaient presque comme un avertissement.

Depuis la chute du mur de Berlin jusqu'à peu de temps après les attentats des tours jumelles, Narcís Riera avait dirigé la rédaction du *Crònica* – troisième quotidien de la ville en nombre de lecteurs. Il aimait dire, non sans humour, qu'à la tête du journal, il avait dégommé le communisme et asséné la première estocade au capitalisme. Riera s'était limité à rapporter les faits, mais il vivait l'actualité internationale avec une telle intensité qu'il avait l'impression d'y prendre part. C'étaient Boris Eltsine et lui. Bush et lui. Ben Laden et lui.

Il aimait diriger. Il adorait même. Le pouvoir qu'il avait exercé pendant plus d'une décennie à la tête du journal du groupe Blanco constituait l'apogée de sa carrière après tant d'années de passion pour le journalisme. « Raconter ce qui se passe », comme disait l'écriveau qu'il avait accroché dans la salle de rédaction, était la seule définition de ce métier qu'il aimait tant. Riera avait toujours su naviguer

à vue. Il était arrivé à bon port sans trop boire la tasse, et c'était ce qui faisait de lui un professionnel admiré de ses lecteurs, de ses confrères, ainsi que de la majorité des hommes politiques de tout bord. Si, pour un bon mot, il était capable de tuer, que n'aurait-il pas fait pour tenir un scoop ou connaître, avant tout le monde, les détails d'une affaire ?

Arrivé à l'âge de la retraite, il se sentait fier d'avoir toujours eu la passion de son travail, aussi bien lorsqu'il avait occupé son bureau de rédacteur en chef, sur le Passeig de Gràcia à Barcelone, que pendant les nombreuses années où il avait été correspondant à Rome – et au Vatican –, puis, plus brièvement, à Washington. C'était dans cette ville qu'il avait connu son heure de gloire, grâce à une interview du président Clinton.

Lors de ses pérégrinations à travers le monde, il n'emportait jamais ses livres avec lui. Il aurait certes pu le faire, mais il en avait des milliers, et cela lui aurait coûté bien trop cher. En revanche, jamais il ne se séparait de sa machine à écrire et de son bien-aimé chesterfield. Quel que soit son lieu de résidence, il passait plus de temps allongé sur son canapé en cuir acheté d'occasion à Notting Hill, que dans son lit.

Sa vie de célibataire, qu'il menait plus par conviction que par négligence, lui avait permis non seulement de parcourir le monde d'un bout à l'autre sans trop d'attaches, mais aussi d'avoir du temps pour lire. Une fois – je me souviens d'un dîner entre amis –, il avait reconnu sans rougir que « fonder une famille et tout ce que ça comporte » – ce qui n'est pas rien – l'aurait sans doute détourné de la lecture, chose qu'il ne pouvait pas se permettre. Il lisait avec dévotion. À toute heure. Notamment des essais. C'était un spécialiste du débat historique du dernier millénaire, en particulier du siècle passé. Peu de gens avaient un aussi gros bagage que lui ; il collectionnait les citations,

les discours et les curiosités. C'était sans doute parce qu'il trouvait toujours une comparaison à faire entre l'actualité et l'histoire mondiale, ou bien parce qu'il savait fasciner ses interlocuteurs avec une anecdote qui tombait à propos, ou qu'il n'y avait pas meilleur que lui pour placer une phrase que Churchill lui-même ne se rappelait pas avoir prononcée un jour, que les radios et les chaînes de télé se l'arrachaient comme consultant. Pour l'avoir, elles étaient prêtes à payer le prix fort.

En tant que président honorifique du conseil éditorial du *Crònica*, il avait été la première personne avec laquelle j'avais voulu m'entretenir après avoir signé mon contrat de directeur de la rédaction. Lors de nos repas, Riera avait gardé la vieille habitude de Fleet Street d'enlever sa cravate. Dans le sous-sol où nous nous trouvions, il fallait également, au nom du confort et peut-être au détriment de l'hygiène, ôter ses chaussures.

« Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Devoir enfilé des chaussons pour manger... Je me demande qui a bien pu... »

– Tu as réussi à t'entendre avec A.B.C. ? » m'interrompit-il sans le moindre intérêt pour mes réflexions sur les coutumes de l'*underground* du Shibui, notre restaurant familial.

« Ça s'est bien passé. Il parle sans détour... et va droit au but... Il dit les choses en face. J'aime les gens comme ça. »

– Il t'a dit que tu étais le candidat idéal ?

– Oui, le premier sur sa liste. »

Je m'étais empressé de répondre. Le silence de Riera pendant qu'il buvait une gorgée de bière japonaise – un vrai jus de chaussette – me fit prendre conscience, pour la première fois, que j'avais peut-être été un peu naïf. La négociation s'était bien déroulée. Tout avait été si rapide. Maintenant que j'y repensais, peut-être un peu trop.

Un soir, j'étais en train de me démaquiller, quand mon portable sonna. C'était A.B.C. Je le connaissais depuis longtemps. Lorsqu'il avait été nommé directeur général du groupe Blanco, cela faisait cinq ans que je présentais le journal du soir, avec ma cravate et mon téléprompteur. À cette époque, on me l'avait officiellement présenté – « Enchanté ! – Le plaisir est pour moi, je regarde ton journal tous les soirs » –, après quoi il m'avait téléphoné à plusieurs reprises. Non seulement pour renouveler mon contrat, mais aussi pour commenter l'actualité politique et me rappeler, à l'occasion, la ligne éditoriale du groupe sur certains sujets. Il n'y avait rien d'anormal à cela. « Le pouvoir appartient à celui qui paie. » Tels avaient été les mots les plus désagréables qu'il avait dû employer pour me convaincre d'accepter une position qui me paraissait contestable. Mes réserves de journaliste s'étaient alors aussitôt évanouies. Et l'éthique, me dira-t-on ? Il y a bien longtemps que le groupe Blanco avait renoncé à tout type de questionnement moral.

Pendant que je m'essuyais le visage avec un Kleenex, A.B.C. m'invita à dîner pour le lendemain. De toute évidence, il était pressé et moi, j'avais l'impression de mener la barque. Il me donna rendez-vous au Via Veneto. Selon lui, le meilleur restaurant de Barcelone.

J'étais en avance. Il arriva pile à l'heure. Lorsqu'il fit son entrée dans le salon bleu, qu'on nous avait réservé, je compris qu'il n'appréciait pas que je sois arrivé avant lui.

Après m'avoir salué, suivant une chorégraphie bien huilée, il vida les poches de son veston et déposa le tout sur la table : deux portables, un carnet de notes, un stylo à deux cents euros, un paquet de Winston et un briquet en plastique non rechargeable qui jurait avec son style. L'ensemble formait un petit tas bien ordonné à côté du couteau en métal argenté.

« Ça te dérange si j'enlève ma veste ? »

Il se fichait royalement de mon avis, car il l'aurait enlevée de toute façon. D'ailleurs, avant même que je n'aie pu articuler un poli « je t'en prie », il l'avait déjà déposée sur le dossier de la chaise voisine. Je compris à cet instant que la légende associée à son nom n'était pas infondée. On racontait une foule de choses à propos d'Artur Biosca Canal, mais tout le monde s'accordait à dire qu'on l'appelait A.B.C. à cause des initiales qui marquaient chacune de ses chemises, au niveau de la poitrine.

Il avait le teint blanc et portait une chemise plus blanche encore – invariablement blanche en toute circonstance – où était brodé son chiffre en petits caractères avec du fil grenat. Personne ne l'avait jamais vu porter une chemise sans ses initiales: A point, B point, C point. C'était un homme au torse proéminent. Son pantalon, porté au-dessus du nombril, semblait relever encore davantage une poitrine adolescente. J'avais découvert qu'au bureau ou bien lors des parties de bridge, dès qu'il ôtait sa veste, tous les regards se portaient inmanquablement sur... ses initiales. À cinquante ans bien sonnés, il avait la chance d'être de grande taille, sinon les dégâts du cholestérol n'auraient pas eu assez d'espace pour se répandre dans toute son anatomie.

Sa montre le gênait aussi. Il la retira de son poignet légèrement moite pour la placer tout près du petit tas d'objets qu'il avait disposés sur la table. Il ordonnait à chaque instant ses affaires de façon méthodique, réfléchie et rigoureuse, tout comme il gérait les entreprises du groupe. *Crònica* et *24Info* d'un côté, de l'autre *Radiosport* et *Radioinfo*, les deux médias les plus récents, dont les premiers résultats d'audimat dépassaient largement les prévisions.

Un journal populaire, une chaîne de télévision et une radio qui diffusaient des informations vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, ainsi qu'une autre

radio entièrement dédiée au sport. Le tout formait le petit empire Blanco.

En intégrant la holding de communication, A.B.C. avait élaboré un organigramme très clair.

Quatre rédactions autonomes.

Des procédures et une gestion administrative communes

Un nombre de directeurs limité.

Les synergies nécessaires.

Le journal était le principal pilier du groupe qui, depuis 1980, n'avait cessé de se développer progressivement, augmentant son chiffre d'affaires et son influence, sans que personne puisse deviner ce qui comptait le plus aux yeux de son président.

Nous ne regardâmes pas le menu. De toute façon, A.B.C. aurait pu le réciter par cœur. Il préféra se laisser guider par les recommandations du propriétaire des lieux, monsieur Monge, qui connaissait les penchants de chacun de ses clients.

Je décidai de commander la même chose que lui. En entrée, une salade de fèves façon je ne sais quoi. Quant au plat de résistance, je m'en souviens très bien, on nous proposa de prendre une daurade au sel pour deux. A.B.C. n'hésita pas une seconde.

« Les daurades au sel, c'est comme les pipes. Faites maison, elles sont toujours moins bonnes. » C'était le genre de blagues qui le faisaient pleurer de rire.

Monsieur Monge qui, dans ses salons privés, entendait de toutes les couleurs et se laissait rarement désarçonner, esquissa, en bon professionnel, la même courbette de remerciement que si on lui avait souhaité un joyeux Noël. Légèrement échauffé par la plaisanterie, il abandonna la pièce.

« Comme tu le sais, le *Crònica* a besoin d'un directeur de la rédaction et tu es le premier candidat sur ma liste. En fait, tu es le seul. J'en ai déjà parlé avec monsieur Blanco,

je l'ai convaincu, il pense lui aussi que tu pourrais être... enfin, que tu es l'homme idéal pour donner au journal le nouvel élan dont il a besoin.

– J'en suis honoré. »

La rumeur qui courait au sein du groupe depuis des semaines à propos de ma nomination disait donc vrai. J'en tirais une certaine vanité, sans rien en laisser paraître.

« Je vais le rencontrer ?

– Qui ça ?

– Monsieur Blanco. »

Il ne put s'empêcher de rire pendant un long moment. Sa poitrine tressautait. Puis ses traits reprirent brusquement leur sérieux, il me fixa droit dans les yeux et lâcha un non tranchant qui n'admettait plus aucune question.

Notre conversation se poursuivit par l'examen des conditions du contrat, puis nous ébauchâmes les changements que nous pourrions apporter au journal, tant dans la forme que dans l'organisation. Je faisais comme si j'y réfléchissais pour la première fois, par venant à donner l'impression que j'improvisais.

Ensuite, pendant que nous faisons honneur à la daurade la plus fondante que j'aie jamais mangée, nous abordâmes les stratégies à mettre en œuvre pour tenter de ravir des lecteurs aux deux grands journaux de Barcelone qui nous devançaient encore, aussi bien dans les kiosques qu'en nombre d'abonnés.

Soudain, voulant faire une plaisanterie, je posai une question qui jeta un froid.

« J'ai le droit de refuser ?

– Non. »

Je faillis m'étrangler avec le poisson et me mis à tousser  
« Et si je préfère continuer à présenter le journal au lieu de reprendre le *Crònica* ?

– Si tu refuses, tu ne présenteras plus le journal. »



Après trois secondes de tension, il enfonça le clou :  
« Décision de Blanco ! »

Cela me sembla si gros que j'essayai de feindre l'étonnement.

« Je crois que je n'ai pas très bien saisi...

– Pourtant, c'est très clair, Dani. Ou tu reprends le *Crònica* ou tu ne présentes plus le journal.

– Je suis désolé, mais ça ressemble à du chantage.

– Pas du tout. “Ça ressemble” plutôt à une promotion. C'est la chance de ta vie. J'en connais qui feraient des pieds et des mains pour diriger le *Crònica*. »

Alors, j'eus droit à un passage de pommade. Nous cherchions tous les deux à faire comme si ces derniers mots n'avaient jamais été prononcés.

« Tu ne peux pas refuser... C'est un poste prestigieux... Avec ça, ta carrière est assurée... Le groupe croit en toi... Blanco et moi, nous tenons à ce que ce soit toi... Combien dis-tu ? Quarante ans ? Mais c'est l'âge idéal... Tu peux occuper ce poste pendant de nombreuses années... Un directeur de la rédaction a des avantages et un salaire enviable... Impossible de refuser... »

J'avais décidé d'accepter depuis un certain temps déjà. Avant même d'entrer dans le restaurant, j'avais pris ma décision dans l'éventualité où, comme l'annonçaient les pronostics, on me proposerait le poste. Mais je m'étais fait prier un peu plus longtemps. Quant à mes conditions concernant les chefs de rubrique, les nominations, le type de journal... ne nous y trompons pas, A.B.C. était déjà prêt à tout m'accorder avant le déjeuner.

Au moment du dessert, j'acceptai son offre.

« Je ne sais pas très bien pourquoi je te dis oui, mais ça me fait plaisir. Et je pense que toi et moi, nous pouvons nous entendre.

– Génial ! répondit A.B.C. Dani Santana, nouveau directeur de la rédaction du *Crònica* ! Il faut fêter ça. »

Il demanda qu'on lui allume un Cohiba Lancero.

Je fus surpris par sa façon de le fumer . Il ne cessait de tremper la tête de son cigare dans son verre de grappa Poli comme s'il trempait une plume dans un encrier . Je n'avais jamais vu personne faire une chose pareille. Même en cela, il avait un comportement compulsif : il tirait une bouffée, plongeait la tête dans la grappa, avant une nouvelle bouffée. Avec sa réputation de haut dirigeant chic et raffiné, il fallait voir la façon presque malade qu'il avait de sucer tous ces degrés d'alcool. Nous ne reparlâmes plus du journal.

La discussion roula sur son fils – major de sa promotion en sciences économiques à Harvard – et, juste avant de nous lever, nous décidâmes d'un plan d'action: laisser passer le week-end et envoyer dès lundi matin un communiqué aux agences de presse pour les informer de ma nomination au poste de directeur de la rédaction du *Crònica*.

Dans sa note, le groupe ne souhaitait pas annoncer en même temps – «Il vaut mieux ne pas mélanger ce sont deux choses différentes!» – que mon remplaçant sur *24Info* serait le neveu de monsieur Blanco, détail qui, franchement, me surprenait à peine et m'importait bien peu.

Nous sortîmes du salon privé, on nous apporta nos manteaux, puis nous échangeâmes une poignée de main et une accolade d'une telle froideur que les serveurs qui se trouvaient autour, prévenants comme à leur habitude, durent ramasser le givre avec une pelle et un balai.

Devant le restaurant, une Audi A6 bleu foncé, assortie à la couleur de sa veste, l'attendait. Le chauffeur , Ricard, lui ouvrit la portière arrière.

« Tu es venu en voiture ?

– Non... Je ne conduis pas.

– Ah, c'est vrai... Ça remonte à l'accident, n'est-ce pas dit-il comme si de rien n'était. Il va falloir qu'on mette un chauffeur à ta disposition, ainsi qu'un garde du corps. »

Et, sans accorder plus d'importance que cela à ses paroles, A.B.C. monta à l'avant, côté passager, laissant Ricard penaud, la portière à la main.

Il me laissa, moi aussi, dans le même état, car jamais je ne lui avais parlé de mon accident. Ni à lui ni à personne.

Sans se départir de ses airs d'aristocrate, Riera avait écouté mon récit en silence, avec la distance de celui qui a un jour foulé le Bureau ovale de ses Lottusse à lacets et pour qui le reste n'est que menu fretin. Il semblait avoir été plus attentif à la pêche aux sushis et aux sashimis, avec ces satanées baguettes qu'il maniait à la perfection, qu'à ma nomination et à mes relations avec A.B.C. C'était pourtant lui qui m'avait demandé si je pensais que nous allions nous entendre. Il ne m'avait interrompu qu'une seule fois.

« Méfie-toi : le pouvoir a une vie qui lui est propre. Pas seulement dans la politique ou le journalisme. Dans tous les milieux, il y a toujours quelqu'un qui tire les ficelles et mène son monde à la baguette, une maladie comme une autre.

– C'est contagieux ? »

Sur un éclat de rire, je le remerciai pour ce conseil. Rusé comme personne, il lâcha alors sa phrase préférée.

« Tout le monde peut faire un jour les gros titres et voir sa vie ruinée ! » répéta-t-il d'un air narquois.

Je souris bêtement, sans trop savoir pourquoi. Je me demandais s'il disait cela pour moi, pour A.B.C. ou, qui sait, peut-être pour lui-même.